

1 « Le souvenir du fruit défendu est ce qu'il y a de plus ancien dans la mémoire de chacun de  
2 nous, comme dans celle de l'humanité. Nous nous en apercevions si ce souvenir n'était  
3 recouvert par d'autres, auxquels nous préférons nous reporter. Que n'eût pas été notre  
4 enfance si l'on nous avait laissé faire ! Nous aurions volé de plaisirs en plaisirs. Mais voici  
5 qu'un obstacle surgissait, ni visible ni tangible : une interdiction. Pourquoi obéissions-nous ?  
6 La question ne se posait guère ; nous avons pris l'habitude d'écouter nos parents et nos  
7 maîtres. Toutefois nous sentions bien que c'était parce qu'ils étaient nos parents, parce qu'ils  
8 étaient nos maîtres. Donc, à nos yeux, leur autorité leur venait moins d'eux-mêmes que de  
9 leur situation par rapport à nous. Ils occupaient une certaine place : c'est de là que partait,  
10 avec une force de pénétration qu'il n'aurait pas eue s'il avait été lancé d'ailleurs, le  
11 commandement. En d'autres termes, parents et maîtres semblaient agir par délégation.  
12 Nous ne nous en rendions pas nettement compte, mais derrière nos parents et nos maîtres  
13 nous devinions quelque chose d'énorme ou plutôt d'indéfini, qui pesait sur nous de toute sa  
14 masse par leur intermédiaire. Nous dirions plus tard que c'est la société. Philosophant alors  
15 sur elle, nous la comparerions à un organisme dont les cellules, unies par d'invisibles liens, se  
16 subordonnent les unes aux autres dans une hiérarchie savante et se plient naturellement,  
17 pour le plus grand bien du tout, à une discipline qui pourra exiger le sacrifice de la partie. Ce  
18 ne sera là d'ailleurs qu'une comparaison, car autre chose est un organisme soumis à des lois  
19 nécessaires, autre chose une société constituée par des volontés libres. Mais du moment que  
20 ces volontés sont organisées, elles imitent un organisme ; et dans cet organisme plus ou  
21 moins artificiel l'habitude joue le même rôle que la nécessité dans les œuvres de la nature. De  
22 ce premier point de vue, la vie sociale nous apparaît comme un système d'habitudes plus ou  
23 moins fortement enracinées qui répondent aux besoins de la communauté. Certaines d'entre  
24 elles sont des habitudes de commander, la plupart sont des habitudes d'obéir, soit que nous  
25 obéissions à une personne qui commande en vertu d'une délégation sociale, soit que de la  
26 société elle-même, confusément perçue ou sentie, émane un ordre impersonnel. Chacune de  
27 ces habitudes d'obéir exerce une pression sur notre volonté. Nous pouvons nous y soustraire,  
28 mais nous sommes alors tirés vers elle, ramenés à elle, comme le pendule écarté de la  
29 verticale. Un certain ordre a été dérangé, il devrait se rétablir. Bref, comme par toute  
30 habitude, nous nous sentons obligés. »

31

## **BERGSON**

32

### **LES DEUX SOURCES DE LA MORALE ET DE LA RELIGION**

33

#### **Chapitre 1, L'obligation morale**

34

pp. 1-2.

35

PUF Quadrige

36

## AVERTISSEMENT

Ce texte est la reprise rédigée d'une explication qui fut faite oralement le mercredi 12 juin au lycée de Sèvres dans le cadre de la séance inaugurale à la préparation de l'agrégation interne. Il nous a paru important de ne pas la transformer en un devoir écrit car il faut respecter le temps imparti pour cet exercice. Il est impératif de ne pas dépasser 30 minutes. L'entretien qui fait suite à l'explication permet de préciser certains points.

Les phrases en italiques sont des citations. Nous les faisons suivre du numéro de la ligne. C'est nous qui soulignons.

## ETUDE DU TEXTE

### INTRODUCTION

Ce texte définit l'origine du sentiment d'obligation morale (titre du chapitre). *Pourquoi obéissions-nous ? (5)* D'où vient le fait de se sentir obligé d'obéir? Quelle est la raison de l'obéissance ? La réponse à cette question demande que l'on saisisse le rapport de l'individu aux différents groupes ou milieux dans lesquels il vit. L'analyse bergsonienne procède par étapes pour faire finalement apparaître le poids de quelque *chose d'énorme ou plutôt d'indéfini (13)* que nous finirons par appeler la société. Cette expérience ne suffit cependant pas à répondre correctement à la question initiale. Il faut produire un premier concept de la société pour saisir la racine de l'obligation.

Le texte se compose de deux grandes parties. On sera attentif à l'emploi des temps et des modes grammaticaux car ils sont liés à la méthode choisie par Bergson.

### PLAN DU TEXTE

#### **A Ligne 1 à 14 (jusqu'à « par leur intermédiaire »)**

Description de la première expérience de la société par l'individu. Sa caractéristique est d'être indissociablement particulière et universelle. Le pronom « Nous » a toujours ici deux sens ; « chacun de nous » et « nous tous ». (le genre, l'humanité) (Voir les deux premières lignes du texte). Il s'agit donc d'une expérience remarquable, propre à chacun et commune à tous.

**Transition** « *nous dirions plus tard..* » (14) phrase qui amorce le passage vers la première conceptualisation de la société.

## **B Ligne 14 à 30 «Philosophant alors... nous nous sentons obligés »**

Notre premier concept de la société. Selon quel modèle peut-on la comprendre ? Par le biais d'une analogie avec l'organisme nous nous représentons de ce qui a d'abord été vivement mais confusément et partiellement vécu. « *De ce premier point de vue la vie sociale nous apparaît comme un système d'habitudes plus ou moins fortement enracinées qui répondent aux besoins de la communauté* » (22) Cette deuxième partie expose une objectivation et une unification de ce qui a été successivement appréhendé au fil de différentes expériences. La nature du sentiment d'obligation sera définie au terme de cette élaboration.

### **ETUDE DU TEXTE**

#### **PREMIERE PARTIE.**

##### **La découverte progressive de la société.**

Comment s'effectue-t-elle ? Que découvre-t-elle ?

L'existence de la société est expérimentée par étapes avant d'être nommée (*nous dirions plus tard que c'est la société* 14).

Bergson se livre à l'analyse et à la description rétrospective de la genèse de l'obéissance. On relève trois étapes, comme trois cercles qui s'agrandissent autour du centre qu'est l'individu. Nos parents, nos maîtres, et *qq chose d'énorme ou plutôt d'indéfini* (13) Il s'agit d'une expérience c'est-à-dire d'un parcours ressenti et progressivement réfléchi.

Notons la particularité de la démarche de Bergson. Il s'agit de se situer dans le passé comme l'atteste l'emploi de l'imparfait de l'indicatif, « *Mais voici qu'un obstacle surgissait* », « *pourquoi obéissions-nous ?* », « *leur autorité leur venait* » (5, 8) mais on relève aussi un emploi du conditionnel présent destiné à montrer ce qui aurait pu être si la société n'avait pas agi sur chacun de nous. « *nous nous en apercevions si [...] nous aurions volé de plaisirs.* (3, 4). Bergson évoque la conséquence d'une condition qui n'a pas existé. Il fait l'hypothèse d'un état fictif dont la fonction est de donner un point de vue rendant compréhensible le sens de notre première expérience de la société.

Nous distinguons deux sous-parties.

##### **1) L'interdit fondateur de la vie sociale. Lignes 1 à 5.**

Le texte commence par l'hypothèse d'un état non-social *nous aurions volé de plaisir en plaisirs* (4) pour faire apparaître la valeur fondatrice de l'interdit. On se socialise par l'obéissance à l'interdiction. Il nous reste « *le souvenir du fruit défendu* », comme souvenir *le plus ancien*

Plusieurs points sont à souligner

La portée universelle de cette situation. Elle vaut d'un point de vue ontogénétique comme phylogénétique. Ensuite cette ancienneté primitive est archaïque entendons par là « l'archè », ce qui commence et commande le déroulement d'un processus. Bergson fait apparaître un principe de structuration du développement de l'individu comme du groupe.

Nous sommes au commencement de la constitution d'une mémoire par le déplaisir infligé à l'individu d'où un souvenir difficile à identifier. Bergson dit qu'il est *recouvert* par d'autres *auxquels nous préférons nous reporter* (3), Le moi de chacun a dû faire l'expérience de ses limites, de la contrainte, du renoncement, comme du prix à payer pour la socialisation. Ce souvenir est pénible mais non détruit et indestructible comme tout souvenir, ainsi que Bergson l'explique dans son article sur Le Rêve dans l'Energie Spirituelle. Il reste comme un fantôme auquel nous pouvons redonner vigueur lorsque, justement, nous philosophons en nous détournant des nécessités de l'action.

La nature de l'interdiction. « *le souvenir du fruit défendu* » L'allusion biblique est évidente et l'ouvrage porte sur la religion, mais il s'agit ici de l'opposition à une vie insouciant faite de nombreux plaisirs et non d'une interdiction touchant la connaissance. L'interdit est ici social. « *Que n'eût pas été notre enfance si l'on nous avait laissé faire !* » (3-4) Ce « on » n'est pas divin. Bergson parle d'une *interdiction*. C'est la présence de la négation qui est importante. Avec la négation du bon plaisir apparaissent les règles et les normes. C'est la première rencontre de la réalité sociale. Bergson s'exprime au conditionnel passé pour indiquer l'absence de la jouissance de l'objet. L'usage du plus que parfait (subjonctif et indicatif) *Que n'eût pas été notre enfance si l'on nous avait laissé faire !* renforce cette direction de pensée. Il nous reste la trace pénible d'un désir dont la satisfaction fut refusée, la forme d'une possibilité qui ne se réalisa pas.

En dernier lieu, soulignons l'importance de la parole. « *Mais voici qu'un obstacle surgissait, ni visible ni tangible : une interdiction.* » (4,5) La naissance au monde social est inséparable du langage. L'interdiction n'est pas signifiée par des gestes menaçants ou des mimiques mais par une phrase. C'est l'ordre du logos sans lequel il n'y a pas de monde humain.

## **2) La cause de l'obéissance. Lignes 5 à 14.**

*Pourquoi obéissions-nous ?*

La réponse à cette question met en jeu deux notions fondamentales.

L'habitude et l'autorité ; il faut étudier leur nature et leurs rapports.

Pourquoi avoir renoncé à la vie de plaisirs donc à un désir, sur une injonction verbale ? D'où vient la force de cette parole ?

## Première apparition de **L'habitude**

L'habitude est ce qui annule la question du « pourquoi ? ». L'enfant obéit d'autant plus et mieux que cette obéissance paraît naturelle. D'où il suit une

Opposition entre l'habitude et la mémoire. Celle-ci donne une présence au passé, elle le représente comme ayant été. A l'inverse, l'habitude efface les traces de sa constitution et se définit comme une capacité, une puissance permanente susceptible d'être toujours réactualisée selon les circonstances. L'habitude est une disposition stable qu'il faut pouvoir relativiser en la réfléchissant pour retrouver « le souvenir du fruit défendu »

Nous comprenons donc que la force de la parole n'est pas magique, elle n'opère qu'en fonction de dispositions acquises par la socialisation. Bergson précise la nature de cette expérience.

*« Toutefois nous sentions bien que c'était parce qu'ils étaient nos parents, parce qu'ils étaient nos maîtres. » (7,8) Bergson décrit une expérience claire et confuse. Le sentiment est vif mais manque de distinction donc d'analyse. « Nous ne nous en rendions pas nettement compte », « Nous devinions » (12 13).*

Ceci est dû au fait que l'habitude n'est pas synonyme d'inconscience totale même si elle tend à nous faire agir par automatismes. Elle est, selon sa définition classique, une seconde nature c'est-à-dire une nécessité acquise par des exercices. Habitude vient de « avoir » (habere) et cette acquisition est le fruit d'une formation. La nécessité de l'habitude n'est donc pas celle qui s'exprime dans la forme des lois encadrant les rapports entre les phénomènes naturels. L'habitude n'est pas non plus un instinct.

Bergson l'indique en écrivant que « avons pris l'habitude d'écouter nos parents et nos maîtres. » (6, 7) La suite du texte va montrer que la contraction de cette habitude n'empêche pas un éveil de la conscience. « *Toutefois nous sentions bien que c'était parce qu'ils étaient nos parents, parce qu'ils étaient nos maîtres* » (7, 8) Ceci apparaît « *à nos yeux* ». (8) Nous commençons à entrevoir des raisons de notre obéissance et ici se fait jour une première expérience des rapports sociaux même si elle est encore imparfaitement réfléchie.

Cet éveil progressif de la conscience dans le cours d'un processus qui tend cependant à l'éteindre conduit à parler de l'importance de **l'autorité**.

Que nous apprend le texte à son sujet ? L'autorité est ce qui permet au commandement d'être suivi.

Début d'une pensée abstraite qui perçoit une fonction un statut derrière une personne particulière. (être parent, être maître). *« ils occupaient une certaine place. Nous formons*

l'idée confuse d'une structure, d'un système qui répartit, hiérarchise. Au-delà des liens affectifs individualisés l'autorité manifeste la présence de la collectivité à la conscience individuelle. *Parents et maîtres semblaient agir par délégation.* (11) Nous commençons à comprendre ce que signifie « représenter ».

L'obéissance à l'autorité implique une reconnaissance de sa légitimité. Il faut pouvoir croire dans le bien-fondé d'un ordre, dans la fiabilité de certaines paroles, car il est essentiel de pouvoir faire confiance, particulièrement pour l'enfant. C'est une situation nécessaire, nous sommes des êtres sociaux, le besoin d'appartenance et de reconnaissance n'est pas une contrainte mais un désir de l'individu.

L'autorité manifeste la présence du passé, que Bergson présente comme un poids dont la pression est permanente et sans commune mesure avec les forces propres de l'individu. *Quelque chose d'énorme ou plutôt d'indéfini qui pesait sur nous de toute sa masse.* (13)

Nos comportements sont modelés par une pression sociale qui nous intègre à une collectivité en nous soumettant à ses normes. L'individu prend conscience de l'existence de normes antérieures et supérieures à lui. Plus précisément, leur supériorité vient de leur antériorité. L'analyse bergsonienne est proche ici de ce que Durkheim nomme un « fait social » dont la particularité est de ne pas être psychologique (la psychologie concernant la conscience individuelle) sans être non plus un phénomène physiologique inconscient. (Voir les Règles de la méthode sociologique)

**Transition :** Des parents à la « société » non encore nommée mais devinée. *Nous dirions plus tard que c'est la société.* Le conditionnel présent a pour fonction d'indiquer le futur à partir d'un moment du passé. C'est la différence avec le futur simple, qui indique le futur à partir du présent. Ce mode permet à Bergson d'annoncer que la conscience de la société n'est pas encore acquise mais qu'elle le sera. Nous sommes bien dans l'ordre d'une genèse dont Bergson anticipe la conclusion. Cette ouverture fait passer à la deuxième partie. L'expérience de la relation aux parents et aux maîtres laisse deviner la présence de la « société » dont nous n'avons pas encore le nom. C'est un *quelque chose d'énorme ou plutôt d'indéfini*.

## DEUXIEME PARTIE

### Notre premier concept de la société.

Ce qui était d'abord vivement mais confusément et partiellement vécu est désormais représenté. Le participe présent *Philosophant* indique la présence d'une conscience plus développée. Du temps a passé, notre esprit ne devine plus confusément il va produire une première conceptualisation de la société. « *De ce premier point de vue la vie sociale nous apparaît comme un système d'habitudes...qui répondent aux besoins de la communauté* »  
22.

Quelle est la nature de cette première objectivation de la vie sociale dans la diversité de ses aspects ? Selon quel modèle comprendre la société ?

### 1 La comparaison avec l'organisme (lignes 14 à 21)

Une notion est fondamentale : celle d'organisation : elle est présente sur le double plan qui structure la pensée dans cette deuxième partie. Celui de la nature et celui de la société.

L'idée d'organisation s'associe à celle d'organisme. L'être organisé est évidemment une réalité naturelle mais l'organisation concerne aussi la société par la médiation de l'idée d'imitation. Le social imite le naturel. Bergson développe une argumentation en nuance, serrant au plus près son objet et nous retrouvons dans ce passage la nécessité de satisfaire à l'exigence de précision.

La comparaison avec l'organisme, Poursuite au conditionnel présent, *nous la comparerions*

Il y a un rapport subtil entre société et organisme. Un organisme est un Tout et non une Somme (selon la distinction faite par Aristote en Métaphysique  $\Delta$ , 26). C'est une unité concrète hiérarchisée. Il existe une coopération et une subordination des cellules entre elles, une *hiérarchie savante* (16). Les parties n'existent que pour et par le tout. Cette totalité est finalisée, et cette finalité est interne. *Le plus grand bien du tout* (17), entendons l'intégrité des fonctions vitales, est le but qu'il s'agit en permanence de satisfaire. Ceci renvoie à des capacités propres à l'être organisé comme la vicariance ou l'auto-réparation mais notons que Bergson emploie un vocabulaire anthropomorphique. Parler d'une *discipline qui pourra exiger le sacrifice de la partie* (17) relève plutôt d'une décision volontaire et semble inapproprié.

Bergson infléchit d'ailleurs immédiatement son propos. *Ce ne sera là d'ailleurs qu'une comparaison.* (17 18) Le choix d'un futur modal et non temporel a une fonction d'atténuation. Le texte établit maintenant une opposition entre la soumission et la liberté.

Les lois naturelles sont nécessaires, inéluctables. Les êtres organisés sont produits d'après elles et leurs sont et *soumis*. (18) Les lois sociales renvoient à des *volontés libres* (19) qui constituent des ensembles. La liberté se manifeste ici par la présence, dans toute société humaine, d'une marge incompressible d'indétermination qui se manifeste notamment par de la résistance aux normes, de la désobéissance. La société humaine implique inévitablement la présence d'un certain désordre. Les lois humaines obligent mais ne nécessitent pas et le fait qu'elles soient représentées et non simplement vécues donne à l'histoire des sociétés humaines leur spécificité par rapport aux sociétés animales.

Ce deuxième moment de la relation entre nature et société humaine conduit ainsi au constat d'une différence semblant aller jusqu'à l'hétérogénéité. On note cependant que Bergson infléchit à nouveau son propos et corrige ce qui pouvait laisser croire à une dualité sans médiation.

*Mais du moment que ces volontés sont organisées, elles imitent un organisme. (19)* Bergson s'oppose aux thèses contractualistes. La société n'est pas fondée sur un contrat quel que soit sa teneur, c'est une association fondée sur l'habitude et qui dans sa première forme est communautaire.

Ici intervient la thèse justifiant l'idée de l'imitation et la possibilité de la comparaison entre les deux formes d'organisation.

*Dans cet organisme plus ou moins artificiel l'habitude joue le même rôle que la nécessité dans les œuvres de la nature. (21)*

Bergson établit une analogie de fonction. L'habitude organise la société humaine comme la nécessité organise les œuvres de la nature. L'analogie pose une identité de fonction entre des termes qui conservent leur différence.

Il apparaît tout d'abord que le concept d'habitude, déjà présent dans la première partie, occupe une place cardinale dans la réflexion sur la nature de l'association. Toutes les sociétés humaines effectuent cette reprise du vital par le social. Dans et par l'habitude est posé comme social et propre à l'homme, ce qui existe chez l'animal comme nécessité naturelle. C'est le sens de la notion d'imitation.

L'imitation implique ressemblance et dissemblance. La société humaine est un *Organisme plus ou moins artificiel (20 21)* La différence est de degré mais non de nature, il n'y a pas de rupture « du vital au social » mais pas non plus un simple passage. Les analyses de l'Evolution Créatrice sur la relation de l'intelligence et de l'instinct à partir de l'élan vital apportent des lumières sur la complexité de cette relation.

Cette analogie est fondée sur un rapport *aux besoins de la communauté* 23. Toute organisation implique la coopération et la subordination des parties. Ainsi apparaît le besoin d'ordre, la différence étant que dans les sociétés animales la règle est donnée par la nature alors que les hommes doivent l'inventer, la constituer. (Ligne 19)

## **2 La racine de l'obligation (lignes 21 à 30)**

Dans le dernier temps du texte, Bergson passe de l'habitude aux habitudes. L'ordre s'effectue en se différenciant. L'idée d'un *système d'habitudes* (22) montre que l'unité se particularise dans un ensemble de places et que la relation commandement / obéissance est fondamentale. On en déduit que la hiérarchisation est la condition d'une coopération efficace. Enfin, l'idée de système est l'expression conceptuelle du sentiment par lequel nous devinons que nos parents et nos maîtres représentaient une autorité au-delà de leur personne individuelle.

L'existence de ce système permet d'explicitier la racine de l'obligation morale. Bergson conclut en soulignant la force d'une pression sociale qui sera développée dans la suite de l'ouvrage. Nous avons ici les linéaments d'une réflexion sur l'origine du devoir. La liberté de la volonté individuelle n'est pas anéantie mais elle bute sur la pression des diverses habitudes qui composent l'ordre du tout qu'est la société. Tant que nous obéissons par habitude ce qui est coïncide avec ce qui doit être. C'est donc à l'occasion d'une infraction à la règle que la conscience d'avoir pour devoir de maintenir l'ordre peut apparaître. La conscience naît du sentiment de la faute. *Nous nous sentons obligés (30)* parce que nous reconnaissons que l'ordre que nous avons dérangé devrait se rétablir. (29). Ainsi apparaît l'idée d'un clivage entre ce que la société exige de nous et ce que nous désirons parfois faire. Soulignons que ce clivage passé en chacun de nous.

## **Conclusion**

Le texte expose une expérience de la société qui progressivement se réfléchit et se totalise en allant du sentiment des rapports sociaux à la première idée de leur nature. Bergson a une conception non contractualiste de la société. Celle-ci ne résulte pas d'une libre association entre des individus pourvus de droits subjectifs mais procède d'une origine vitale et quasi-naturelle. C'est une communauté. Le tout est antérieur et supérieur aux individus même si ces derniers ont une volonté libre, source d'évolutions futures et de différences entre les sociétés.

L'habitude, cette seconde nature, est la clef de voûte des communautés humaines dont elle manifeste le besoin d'ordre. L'habitude est une fonction vitale mais qui n'annule pas la possibilité de la volonté car elle est acquise, bien que nécessairement. Nous sommes des êtres d'habitude car nous sommes fondamentalement des êtres sociaux cependant toujours dotés d'une marge de liberté.

L'origine du sentiment d'obligation est sociale, c'est le sentiment de devoir maintenir un ordre grâce auquel nous existons. Enfin, le fait que la conscience d'avoir un devoir naisse du sentiment de la faute montre l'importance du souvenir du fruit défendu. Elle confirme, au terme de notre extrait que la relation de l'individu à la société est problématique. Nous désirons ce qui est interdit mais nous avons besoin d'ordre.

Didier GUIMBAIL